

FILIATION CATASTROPHIQUE ET TRAVAIL DE MÉMOIRE APRÈS LA SHOAH : QUAND LA LIBRE RÉALISATION DE L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE EST AU SERVICE DE L'HISTORICISATION

Muriel Katz Gilbert, Manon Bourguignon, Giuseppe Lo Piccolo

ERES | « Dialogue »

2016/3 n° 213 | pages 69 à 82

ISSN 0242-8962

ISBN 9782749253428

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dialogue-2016-3-page-69.htm>

Pour citer cet article :

Muriel Katz Gilbert *et al.*, « Filiation catastrophique et travail de mémoire après la Shoah : quand la libre réalisation de l'arbre généalogique est au service de l'historicisation », *Dialogue* 2016/3 (n° 213), p. 69-82.
DOI 10.3917/dia.213.0069

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Filiation catastrophique et travail de mémoire après la Shoah : quand la libre réalisation de l'arbre généalogique est au service de l'historicisation

Muriel Katz-Gilbert, Manon Bourguignon, Giuseppe Lo Piccolo

Mots-clés

Arbre généalogique, médiation projective, filiation traumatique, pacte dénégatif, génocide, temporalité psychique.

Résumé

Cet article se propose de montrer comment un crime de masse tel que le génocide entraîne des répercussions psychiques sur plusieurs générations, ce que l'on peut considérer comme une catastrophe de la filiation. Comment s'inscrire dans un lien de filiation pour écrire son propre roman des origines lorsque l'horreur vécue musèle à jamais la vie de la mémoire, de la parole et de la transmission ? C'est à travers la médiation projective de la libre réalisation de l'arbre généalogique que l'article tentera d'explorer ces questions par une étude de cas. Dans l'espace intermédiaire de la rencontre, tout en respectant les aménagements défensifs du sujet, le travail de perlaboration se rend possible. L'article montre comment la dimension médiatrice et projective du dispositif se met au service du travail d'historicisation et de remémoration de l'histoire familiale et collective chez un descendant d'un survivant de la Shoah.

Muriel Katz-Gilbert, maître d'enseignement et de recherche HDR, laboratoire de recherche en psychologie des dynamiques intra et intersubjectives (LARPSYDIS), université de Lausanne. muriel.katz@unil.ch

Manon Bourguignon, assistante-doctorante, LARPSYDIS, université de Lausanne. manon.bourguignon@unil.ch

Giuseppe Lo Piccolo, docteur en psychologie, premier assistant, LARPSYDIS, université de Lausanne. giuseppe.lopiccolo@unil.ch

Introduction

Éprouver un sentiment de continuité de soi au cours du temps constitue le socle du sentiment d'identité. Cela suppose de pouvoir faire récit de son histoire pour s'y inscrire à la fois comme personnage et comme narrateur (Gilbert, 2001). C'est précisément ce qui permet au sujet de se différencier et de donner à son avenir le visage singulier du Désir qui l'habite. Pensé à partir des travaux de la psychanalyse groupale et familiale en particulier, le travail d'historicisation est un processus intersubjectif dynamique nécessaire au devenir sujet. Il s'appuie non seulement sur la mémoire psychique individuelle et familiale, mais aussi sur la mémoire historique pour former *in fine* un tissu fantasmatique singulier au sujet des origines.

Or, un tel travail d'historicisation s'écrit à plusieurs voix. Il suppose que le sujet puisse progressivement enraciner sa préhistoire, l'histoire de sa naissance et de son existence dans un roman des origines. Un roman dont il tisse la trame à partir du récit généalogique transmis par ses ancêtres. Naître à soi-même comme sujet d'une histoire implique ainsi de pouvoir s'inscrire dans un lien de filiation comme fils/fille et petit-fils/petite-fille de ses ascendants grâce à un travail de remémoration partagée. Le roman des origines consiste en une « construction imaginaire de la filiation » qui est par définition une « organisation discursive [...] interdiscursive, dans laquelle le sujet est tissé » (Kaës, 2000a, p. 226). Il tend ainsi à combler le caractère lacunaire de tout discours sur l'origine, même s'il comporte lui-même des blancs. Le sujet se retrouve alors à la fois destinataire et corédacteur d'une production discursive intersubjective que nous proposons de qualifier, avec Kaës (2009a ; 2009b), de « polyphonique ». Le roman des origines s'appuie par ailleurs sur le livre de la grande Histoire et sur tous les registres qui permettent un ancrage spatio-temporel de l'histoire du sujet, compris comme membre des groupes auxquels il appartient.

Mais comment construire l'histoire de ses origines lorsque le contexte socio-politique engendre une catastrophe d'une telle ampleur qu'elle met à mal l'existence-même du groupe d'appartenance ? Comment s'inscrire dans le sillon de l'histoire des siens lorsque l'horreur vécue musèle à jamais la vie de la mémoire, de la parole et de la transmission ? Telles sont les questions que nous tenterons d'éclairer à travers nos travaux au sujet de l'inscription historique et généalogique des descendants de survivants d'un génocide¹.

1. Nous conduisons en effet une recherche sur la filiation et la construction identitaire dans les familles juives et sur les répercussions psychiques de la Shoah dans les familles de survivants et de leurs descendants (Katz-Gilbert, 2014a ; 2014b ; 2015 ; à paraître en 2016a,b,c,d) ; Combier-Veuillet et Katz-Gilbert, à

De l'Histoire au tracé : à propos de l'héritage des traces traumatiques d'une catastrophe socio-politique

Considéré sous l'angle de son potentiel traumatogène extrême à large échelle, le génocide constitue avant tout un profond séisme pour la teneur des liens inter et transsubjectifs. Dès lors, l'espace du collectif est privé du cadre sécurisant assuré par les garants métapsychiques. La vie du groupe s'atomise et se démantèle : l'isolement des sujets, la rupture des liens entraînent une déshumanisation tant de l'espace social que de l'espace intime et interne.

Les sujets font dès lors l'expérience d'un *hors temps*, d'un *hors lieu* qui bouleversent leurs repères et qui assiègent leurs assises narcissiques (Waintrater, 2009). Pour ceux qui ont survécu à l'enfer des camps, de la déportation, de la torture, de l'exil forcé, le quotidien reste souvent imprégné par les fantômes des traces traumatiques du passé. Les descendants de ceux qui ont vécu un génocide sont aux premières loges des traces que la catastrophe, à la fois psychique et sociale, aura laissées sur leurs parents. Se nouent ainsi dans la famille des alliances inconscientes (Kaës, 2009a) parfois structurantes, engendrant ainsi une dynamique de transmission psychique entre les générations, parfois au service du *négatif* où le lien intersubjectif se tisse alors dans la trame d'un silence mortifère, comme c'est le cas dans certains pactes dénégatifs (*ibid.*).

L'étude clinique présentée ici fait partie du volet de nos travaux qui porte sur les descendants de survivants de la Shoah. Elle est conduite à partir d'entretiens qui ont pour spécificité de s'appuyer notamment sur une médiation projective originale issue des travaux d'Évelyne Lemaire-Arnaud (1980 ; 1985 ; 1995) et de ses successeurs. Il s'agit de la « libre réalisation de l'arbre généalogique », selon les termes de Veuillet (2003). Cet outil consiste à demander au sujet de représenter sa famille sur une feuille blanche de format A3 et de commenter dans l'après-coup de son tracé sa production graphique, en dialogue avec le clinicien-chercheur. Lors de cet échange verbal, les processus secondaires prennent ainsi le relais des processus primaires mobilisés, quant à eux, lors de la réalisation graphique de la généalogie fantasmatique (Savin, 1998 ; Katz-Gilbert, 2015).

paraître en 2016. Elle est financée par la Fondation pour la mémoire de la Shoah, la Fondation Chuard-Schmid, la Fondation pour l'université de Lausanne, la Fédération suisse de communautés israélites et la faculté des sciences sociales et politiques de l'UNIL.

Ce dispositif favorise l'exploration de l'univers familial fantasmatique du sujet tout en respectant ses aménagements défensifs. En ce sens, elle permet la révélation au sujet lui-même d'une réalité fantasmatique qui surgit au fur et à mesure de son tracé, reflétant la subjectivité de l'auteur (Pedieli, 2012). La réalisation graphique peut dès lors être comprise comme une production onirique, où figurabilité, condensation, déplacement sont au cœur du processus graphique.

La spécificité de cette médiation est d'être organisée autour d'un matériel qui est certes concret, mais au départ inexistant. La production du sujet est adressée au clinicien, mobilisant du même coup une dynamique transféro-contretransférentielle. Les données recueillies vont alors relever à la fois d'un registre *manifeste* et d'un registre *latent*, que ce soit à travers ce que le tracé graphique et le discours donnent à voir et à entendre ou à travers ce que le sujet *omet* de représenter et de signifier explicitement dans l'échange. Cet outil projectif permet ainsi de médiatiser la relation entre le sujet et le clinicien chercheur, ouvrant sur un *espace de jeu* au sens winnicottien du terme. Il s'inscrit en ce sens dans l'espace transférentiel de la rencontre.

Le choix de ce dispositif nous a paru convenir tout particulièrement aux questions de recherche ouverte par nos travaux. En effet, par la complexité des processus psychiques qu'il mobilise, il permet de repérer les possibles traces du « crime généalogique » que représente la Shoah (Legendre, 1999) dans la psyché des survivants et de leurs descendants. Nous formulons ainsi l'hypothèse que cette médiation projective permet de révéler les traces traumatiques concernant l'inscription du sujet dans sa *filiation* (Combié-Veuillet et Katz-Gilbert, à paraître en 2016 ; Katz-Gilbert, 2014a, 2015). Une étude de cas permet d'illustrer la complexité et la richesse de cet outil médiateur dans le champ de la transmission psychique entre les générations.

Nathanaël, un descendant aux prises avec les meurtriers de la mémoire

Nathanaël² est né il y a une trentaine d'années d'un couple mixte où la mère n'est pas juive. Depuis ses études supérieures, il vit en couple avec une femme non juive avec laquelle il a fondé une famille. Il travaille actuellement dans une institution socio-éducative. Il a été convié à participer à la recherche clinique que nous menons sur deux rencontres.

2. Les noms ainsi que certaines données ont été modifiés de manière à respecter la confidentialité.

C'est lors du deuxième entretien que nous l'invitions à réaliser librement son arbre généalogique. Il semble d'emblée désarçonné par la consigne qui, avant tout geste graphique, engendre des réflexions sur son rapport complexe à la mémoire : il ne se « souvient plus du tout comment on fait un génogramme », dit-il avant de souligner que « l'arbre ne remontera pas très loin parce qu'on n'a plus grand-chose ». Il semble faire allusion à la destruction des traces de ses ancêtres pendant la Shoah.

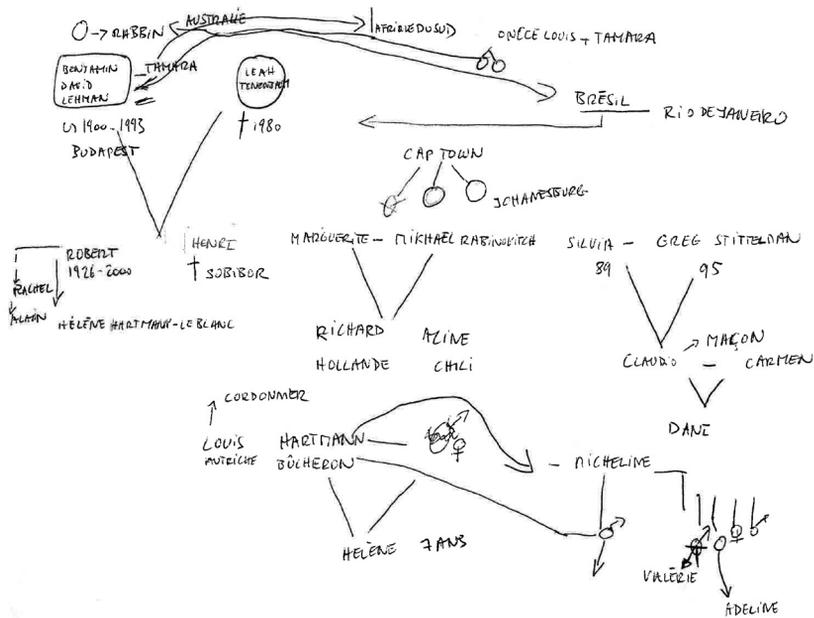


Figure : Arbre librement réalisé par Nathanaël

Son premier geste graphique consiste à inscrire les prénoms et le patronyme (qui est aussi le sien) de son grand-père paternel dans un carré en haut à gauche de la feuille. Il bute au départ sur l'orthographe originale du nom de son grand-père en yiddish qu'il me/se demande à haute voix de valider. Pour « simplifier », dit-il, il décide d'écrire le nom tel qu'il se prononce en français. Il note ensuite sa date de naissance, dont on est « plus ou moins sûr ». Il poursuit en inscrivant le nom de sa grand-mère paternelle. Pendant qu'il écrit, il dit qu'il ne sait ni son lieu, ni son année de naissance, mais qu'il se souvient de la date de sa mort, qu'il inscrit à côté d'un signe de croix. Il s'interroge alors sur la date du décès de son grand-père et inscrit la date affublée d'un signe qui indique l'approximation.

On voit ainsi que le travail de remémoration mobilisé par la tâche engage Nathanaël à tenter de replacer ses aïeux dans les coordonnées précises de la filiation instituée (Guyotat, 2005a ; 2005b). Le temps et le lieu de la naissance et de la mort, ainsi que les noms : autant de repères symboliques qui lui permettent d'inscrire son roman des origines dans le temps de l'Histoire, même si les dates de naissance lui échappent plus que celles de la mort des siens. En contre-point à la déshumanisation des victimes, Nathanaël s'efforce à travers son geste et son discours de retracer ce passé englouti « à la fois dans le meurtre de masse et [dans le] meurtre des traces » (Moscovitz, 2008, p. 272) en donnant un visage humain à la mort des siens.

Nathanaël poursuit son tracé en inscrivant le prénom et la date de naissance de son père Robert. La date de la venue au monde de son père précède sur celle de la disparition, signe peut-être de la douleur du deuil mais aussi de la mise à mal du *tissu de la parentalité* propre au contexte génocidaire (Moscovitz, 2008). Il inscrit ensuite la fratrie de son père à sa droite (Henri, Marguerite, Silvia) sur une ligne invisible en tentant, avec peine, d'indiquer leur date de décès ou leur situation actuelle. Cette ligne horizontale représentée par la fratrie paternelle traverse toute la feuille et laisse une impression de recherche d'appui. Elle semble en effet refléter la quête d'une assise identitaire, sorte d'étayage narcissique sur le groupe d'appartenance familiale de culture juive du côté paternel.

À la recherche d'une mémoire oubliée pour inscrire les siens

Arrivé à ce point de sa réalisation graphique, Nathanaël est confronté à une mémoire en lambeaux qui ne cesse de buter sur ces nombreux morts, à qui il s'efforce pourtant de redonner une place, saisissant l'occasion de leur donner une sépulture de papier (Katz-Gilbert, 2014a). Il cherche tant bien que mal à déterrer des creux de l'oubli des informations concernant sa famille et ce, malgré les nombreux obstacles psychiques qu'impose le travail de souvenir.

Il évoque ensuite le mariage de son père avec sa mère. Il trace alors une flèche verticale sous le prénom à gauche de son père et inscrit le prénom de sa mère, Hélène. Graphiquement, le trait vertical est généralement assimilable à un lien d'engendrement. La mère de Nathanaël paraît alors descendre directement de son propre mari.

Le sujet se souvient soudain que son père a eu une première femme, Rachel, qu'il inscrit à l'extrémité d'une autre flèche verticale. La place que Nathanaël semble conférer psychiquement aux deux épouses successives de son père pose dès lors question. Elles n'ont, à ce stade, ni ascendants, ni place propre : elles sont figurées dans l'*enceinte généalogique* du père, dont elles semblent directement issues. Nathanaël commente alors cette première union dont est né Alain, son demi-frère qu'il inscrit sous une flèche verticale partie de Rachel. Au final, le demi-frère du sujet ainsi que sa propre mère se retrouvent à même hauteur sur la feuille, dans une étrange proximité, signant un télescopage générationnel (Faimberg, 1985) où l'écrasement du temps des générations est patent.

À partir de ce moment-là, les repères chronologiques semblent s'envoler sur le plan graphique, ce qui provoque un sentiment de confusion chez la chercheuse, laquelle est aussi surprise par le fait que Nathanaël ne s'inscrive pas sur son arbre. Le tracé graphique ainsi que le discours désordonné et lacunaire traduisent sans doute une difficulté à s'inscrire dans l'histoire des siens, laquelle semble se déstructurer sur le papier au fur et à mesure que le sujet se rapproche de ses ascendants directs.

En effet, ni lui, ni ses frères et sœurs nés de la deuxième union du père, ni leurs liens d'alliance respectifs, ni leur propre descendance ne figurent sur la production graphique. C'est d'autant plus surprenant que lors du premier entretien biographique il avait accordé une place prépondérante à sa fratrie comme à sa descendance. Sur le papier, l'histoire familiale semble ainsi s'arrêter à la génération de ses parents. Un blanc que nous comprenons comme trace d'une impasse généalogique, ce qui conduit à formuler l'hypothèse d'un fantasme d'auto-désengendrement chez le sujet (Racamier, 1992).

Après un détour concernant les descendants de ses cousins, Nathanaël précise que du côté maternel il « en sait encore moins ». Aimanté par le travail de remémoration de la lignée paternelle, il revient alors directement aux ascendants de son père : « RABBIN », écrit-il en majuscules en haut de la feuille pour indiquer la profession de son arrière-grand-père paternel, sans toutefois relier cet aïeul à sa descendance. Cette recherche d'affirmation identitaire concernant ses origines juives semble du coup comme laissée en suspens. On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure le fait d'avoir évoqué si brièvement sa mère, dont on comprendra ensuite qu'elle n'est pas juive³, révèle une butée identificatoire : Nathanaël serait

3. La judéité se transmet par la mère ; Nathanaël ne saurait donc être considéré comme juif du point de vue des règles traditionnelles de filiation propres à cette religion.

conduit à faire retour à ses aïeux paternels pour confirmer ses assises narcissiques dans leur composante culturelle : la judéité. Cela semble d'autant plus important pour lui qu'il ne parvient à inscrire ni lui-même ni sa descendance sur sa production graphique.

Ravivant sa mémoire photographique, il en vient alors à évoquer l'unique portrait qu'il lui reste de cet arrière-grand-père, avant de préciser : « Le problème, c'est qu'il n'y a plus aucun papier ; on fait des recherches pour essayer de retrouver des actes de naissance, il n'y a plus rien, vraiment tout a été détruit et, du côté de ma grand-mère, c'est pire... » Ce fragment de discours témoigne, à notre sens, de l'ampleur de la faille creusée par le nazisme. Celle-ci aura provoqué non seulement l'assassinat de millions de Juifs, mais également celle de la mémoire du crime. En effaçant les traces de la filiation instituée des victimes d'un génocide, c'est l'ordre symbolique lui-même qui est mis en faillite, creusant ainsi la tombe de l'effacement et de l'oubli entre les générations (Fédida, 2007).

Il poursuit en relatant différents épisodes concernant sa lignée paternelle, comme s'il restait empêché d'aborder sa lignée maternelle. Puis il consent spontanément à évoquer cette dernière, en commençant par inscrire le nom de son grand-père, Louis Hartmann, au bas de la feuille, c'est-à-dire en dessous de ses tantes paternelles, tout en précisant qu'il a oublié le nom de sa grand-mère maternelle. Dans un acte manqué graphique (Savin, Veuillet-Comber et Katz-Gilbert, 2015), il représente cette dernière par le sigle classique du sexe masculin, qu'il relie ensuite au grand-père maternel par une barre horizontale. Il écrit ensuite pour la deuxième fois le prénom de sa mère, Hélène, en-dessous de ses propres parents.

On peut dès lors se demander dans quelle mesure s'exprimerait ainsi, entre les lignes de cet acte manqué graphique – qu'il corrigera par la suite –, une importante blessure narcissique du côté de ses origines maternelles. Une blessure qui se traduirait également à travers le positionnement particulier de la lignée maternelle *sous* la lignée paternelle, ce qui fait penser à un arbre *sens-dessus-dessous*. L'impossibilité de lier les deux lignées dont il est issu, ce qui permettrait de figurer la bigénésie (Racamier, 1992), crée un effet double pour le moins troublant pour la chercheuse qui se sent du coup un peu désorientée.

Dans l'après-coup de la rencontre, cette confusion prendra sens : la lignée paternelle semble idéalisée, alors que celle de la mère est reléguée au bas de la feuille, dans un possible mouvement d'infériorisation d'une lignée sur laquelle il ne saurait trouver d'étayage narcissique pour dire sa judéité. On peut dès lors comprendre la ligne horizontale qui traverse

l'arbre comme l'illustration d'un clivage entre les lignées paternelle et maternelle, renvoyant d'une part au caractère exogame du mariage de ses parents, compte tenu des règles traditionnelles qui entourent le mariage dans le judaïsme ; d'autre part au destin incomparable des deux lignées pendant la Shoah, l'une faisant l'objet de persécutions de masse, l'autre pas.

Un silence abyssal légué en héritage : à propos du pacte dénégatif

Nathanaël aborde ensuite son rapport à la Shoah. Il évoque la deuxième génération, dont il fait partie et « à qui on a caché beaucoup de choses » : tout ce qu'il sait, c'est que les trois quarts de sa famille sont morts dans les camps : « Tous ceux qui sont restés en Europe, ils sont morts », dit-il, non sans émotion. Dans un mouvement défensif d'évitement, il avait sans doute cherché, jusque-là, à laisser de côté le poids de l'histoire de ces nombreux disparus qu'on ne saurait même pas compter et qui restent par conséquent sans nom (Fédida, 2007).

La progressive confiance dans l'objet médiateur d'un côté et dans la chercheuse clinicienne de l'autre permet ainsi l'émergence du processus de « double contenance » (Lo Piccolo, 2015) qui soutient l'investissement de la tâche d'historicisation à laquelle se prête Nathanaël. Les mouvements transférentiels garantis par ce processus lui permettent alors de se confronter à une page de l'histoire de sa famille restée jusque-là enfouie et innommable.

Il explique alors qu'il a toujours compté sur sa mère, qui n'est pas juive, pour qu'elle dise à son mari combien l'histoire des siens pendant la Shoah compte pour lui. « La Shoah était un sujet tabou » : jamais ils n'en ont parlé ensemble, sauf une fois, où son père lui a confié qu'« il préférerait ne pas en parler, voilà, pas seulement pour ce qu'on lui a fait, mais pour ce qu'il a fait, [...] ce qui n'a fait qu'épaissir le mystère », relate Nathanaël en accélérant sa prosodie. On comprend alors que la silenciation qui a entouré la Shoah dans l'espace intersubjectif familial a pris le relais des meurtriers nazis de la mémoire dans l'espace transsubjectif.

Arrivé au terme de son tracé, Nathanaël fait le point sur le silence abyssal qui s'est logé au cœur de sa relation avec son père. Évoquer la Shoah est impossible tant le vécu paternel semble enfouie sous le manteau de l'interdit de dire et de penser. Pris dans un « conflit psychique insoluble entre la nécessité contradictoire de se référer à une *mémoire obligée qui*

interdit l'oubli et une *mémoire interdite qui oblige à l'oubli* » (Enriquez, 1987, p. 102), Nathanaël est contraint de se soumettre au pacte dénégatif qui permet au lien père-fils de perdurer. L'enjeu consiste ici à assurer son lien à la communauté juive et ses assises identitaires.

Un pacte est donc noué autour d'un accord commun inconscient du silence sur ce sujet tabou. Pour éviter de sombrer dans la folie, les affects qui menacent l'intégrité du Moi doivent être tenus à la fois hors de la psyché et hors du lien, de manière à pouvoir assurer la survie. La catastrophe sociale continue à répercuter ses ondes de choc radioactives à la génération suivante (Gampel, 2005), renvoyant l'héritier qu'est Nathanaël à la butée de l'indicible tragédie du père. Le fils est ainsi pris dans l'étau d'une mémoire gelée qui paralyse d'autant plus la vie de sa propre psyché que le père n'a pas pu effectuer de mise en représentation. Il se trouve dès lors paradoxalement inclus dans la béance de la crypte que le vécu innommable du père a creusée. On reconnaît ici les traits d'une « coproduction traumatique » (Kaës, 1989) qui affecte l'espace du lien filial, provoquant de nombreux trous de mémoire et lapsus chez Nathanaël lorsque nous l'invitons à évoquer l'histoire des siens.

Dans la disponibilité offerte au sujet, le corps de la chercheuse devient alors le réceptacle des débris traumatiques irréprésentables (Girard, Bourguignon et Duret, à paraître en 2016). L'élaboration en après-coup du contretransfert corporel lui permet de saisir son rôle momentané de dépositaire du sentiment de colère, impossible à exprimer par Nathanaël à l'égard du père.

Le trésor du temps retrouvé : une étoile pour mémoire

Nathanaël relate alors un épisode central de son parcours : jeune adolescent, il fouille un jour dans les affaires de ses parents et découvre une étoile jaune cachée dans un meuble où le père range ses affaires. C'est là qu'il réalise pour la première fois qu'« il y avait peut-être un LIEN entre sa famille et la Shoah ». Une prise de conscience dont il ne parlera jamais à son père, mais qui le conduira à interroger sa mère : elle lui confirmera que c'est l'étoile de son père. Nathanaël précise alors qu'il y tient tellement que c'est la seule chose qu'il a demandée et reçue lorsque son père est mort. Il devient alors dépositaire de « la seule chose qu'il [le père] avait gardée finalement comme souvenir de sa jeunesse ». L'étoile prend soudain paradoxalement une valeur de *trésor* dans sa quête d'historicisation, témoin de la concrétude d'une réalité passée qui devient dès lors embrassable par la psyché.

Dans son discours, cette étoile jaune semble prendre une fonction symbolique de *mémorial* qui relance le travail de liaison, et donc de subjectivation du lien de filiation. La chercheuse clinicienne repère alors un mouvement de vie dans l'échange : le récit de cette trouvaille redonne souffle – et couleurs – à l'espace de la rencontre. L'étoile contraste ainsi avec le blanc insondable creusé par le mutisme du père. La mémoire prend du coup corps dans le dialogue avec la chercheuse clinicienne, donnant au vécu du père une consistance psychique partageable.

Nathanaël s'autorise alors à évoquer ce qu'il sait et à interroger la teneur des événements qui auront hanté le père jusqu'à sa mort tout en restant dans le secret absolu : « Est-ce qu'il a dû tuer, est-ce qu'il a été un salaud, est-ce qu'il a donné des gens pour [...] sauver sa peau ? » Autant de questions qui hantent Nathanaël mais qui peuvent enfin prendre place dans l'espace de la rencontre, avec pudeur certes, mais sans rester enkystées dans le silence.

Du brouillard au remembrement mémoriel : la fonction historicisante de la libre réalisation de l'arbre généalogique

Prise en étau dans le goulet de l'indicible passé traumatique de son père, la mémoire de Nathanaël prend une forme à la fois étale et dispersée sur le papier, trace sans doute d'une temporalité psychique qui peine à trouver une contenance. Prisonnier d'une « filiation catastrophique » (Waintrater, 2002), Nathanaël ne sait pas comment s'inscrire comme héritier et acteur dans la continuité d'une histoire familiale et collective meurtrie par un « complexe traumatique familial » (Drieu et Marty, 2005).

Le sujet se saisit toutefois de l'invitation qui lui est faite de réaliser librement son arbre généalogique pour mettre la « remembrance » au travail (Kaës, 2009b). Par le geste graphique et la parole du sujet, un processus de remémoration, de *co-mémoration* s'engage, favorisant la « réintégration de la catastrophe dans le corps somatique et dans le "corps social" » (Kaës, 2009b, p. 218). La libre réalisation de l'arbre généalogique aura ainsi permis d'inscrire la mémoire en souffrance de Nathanaël dans l'échange grâce à la médiatisation qu'autorise le tracé, d'une part, et grâce au rôle d'hébergement des affects dévolu à la chercheuse clinicienne dans l'espace de la rencontre singulière à laquelle ouvre la consigne, d'autre part.

La production graphique engage dès lors une dynamique qui permet au sujet de se raconter l'histoire des siens. Progressivement, l'histoire familiale prend forme et corps, même partiellement, dans l'espace interfantasmatique, malgré les écueils auxquels la tâche confronte.

Bibliographie

- COMBIER-VEUILLET, C. ; KATZ-GILBERT, M. À paraître en 2016. « De la mémoire trouée à la parentalité empêchée : clinique de la transmission psychique après un génocide », *Revue de psychothérapie psychanalytique du groupe*.
- DRIEU, D. ; MARTY, F. 2005. « Figures de la filiation traumatique », *Dialogue*, 168, 5-14.
- ENRIQUEZ, M. 1987. « L'enveloppe de mémoire et ses trous », dans D. Anzieu (sous la direction de), *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, 90-113.
- FAIMBERG, H. 1985. « Le télescopage des générations, à propos de la généalogie de certaines identifications », dans R. Kaës et H. Faimberg (sous la direction de), *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, 2003, 59-81.
- FÉDIDA, P. 2007. *Humain/déshumain*, Paris, Puf.
- GAMPEL, Y. 2005. *Ces parents qui vivent à travers moi : les enfants des guerres*, Paris, Fayard.
- GILBERT, M. 2001. *L'identité narrative : une reprise, à partir de Freud, de la pensée de Paul Ricoeur*, Genève, Labor et Fides.
- GIRARD, N. ; BOURGUIGNON, M. ; DURET, I. À paraître en 2016. « Clinique traumatique et résonances corporelles chez le thérapeute », *Enfances-Adolescences*, 94.
- GUYOTAT, J. 2005a. « Transmission. Filiation », *Recherches en psychanalyse*, 3, 115-119.
- GUYOTAT, J. 2005b. « Traumatisme et lien de filiation », *Dialogue*, 168, 15-24.
- KAËS, R. 1989. « Ruptures catastrophique et travail de la mémoire. Notes pour une recherche », dans J. Puget (sous la direction de), *Violence d'État et psychanalyse*, Paris, Dunod, 169-204.
- KAËS, R. 2000a. « Postface », dans J. Altounian, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod.
- KAËS, R. 2000b. « Filiation et affiliation. Quelques aspects de la réélaboration du roman familial dans les familles adoptives, les groupes et les institutions », *Le divan familial*, 5, 61-78.
- KAËS, R. 2009a. *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod.
- KAËS, R. 2009b. « Le travail de l'intersubjectivité et la polyphonie du récit dans l'élaboration de l'expérience traumatique », dans A. et J. Altounian (sous la direction de), *Mémoire du génocide arménien : héritage traumatique et travail analytique*, Paris, Puf, 209-235.
- KATZ-GILBERT, M. 2014a. « Du crime généalogique à l'impossible maillage généalogique : à propos de quelques effets de l'antisémitisme nazi sur la subjectivation aujourd'hui », dans M. G. Wolkowicz (sous la direction de), *Présence de la Shoah et d'Israël dans la pensée contemporaine*, Paris, In Press, 369-394.
- KATZ-GILBERT, M. 2014b. « Prénommer de génération en génération : à propos de la transmission psychique. Une recherche dans les familles juives ashkénazes vivant en Suisse », dans P. Bantmann (sous la direction de), *D'une génération l'autre. L'intergénérationnel en psychopathologie et en psychanalyse aujourd'hui*, Paris, In Press, 163-190.
- KATZ-GILBERT, M. 2015. « Différencier les logiques de filiation à l'œuvre dans la libre réalisation de l'arbre généalogique. Esquisse psychanalytique à partir d'une recherche sur la Shoah », dans M. Katz-Gilbert, J. Darwiche, C. Veillet-Combiér (sous la direction de), *Génoigramme ou arbre généalogique. Approche systémique et psychanalytique*, Paris, In Press, 197-238.
- KATZ-GILBERT, M. À paraître en 2016a. « Le corps comme matière première du symbolique : la circoncision juive traditionnelle en question », dans J. Arènes (sous la direction de), *Les enjeux contemporains de la filiation*.

- KATZ-GILBERT, M. À paraître en 2016b. « *The brith mila ? yes but... ! About the ritual "bricolage" in Modern Judaïsme. A psychoanalytical point of view* », dans S. Nizard, M. Gross, H. Sciolto-Zürcher (sous la direction de), *Gender, Families and Transmission in Contemporary Jewish Context*, Cambridge, GB, Cambridge Scholars Publishing.
- KATZ-GILBERT, M. À paraître en 2016c. « Circoncre ou ne pas circoncre ? Réflexions psychanalytiques sur un rite à contre-temps », dans J. Ehrenfreund et D. Cohen-Lévinas (sous la direction de), *Circuncision : actualité d'une pratique immémoriale*, Paris, Hermann.
- KATZ-GILBERT, M. À paraître en 2016d. « Tisser des liens d'affiliation au groupe comme rempart au meurtre de masse : la circoncision en question », dans C. Veuillet-Combié et E. Gratton (sous la direction de), *Figures de la filiation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- LEGENDE, P. 1999. « La brèche. Remarques sur la dimension institutionnelle de la Shoah », dans P. Legendre (sous la direction de), *Sur la question dogmatique en Occident : aspects théoriques*, Paris, Fayard, 339-349.
- LEMAIRE-ARNAUD, E. 1980. « À propos d'une technique nouvelle : le génogramme », *Dialogue*, 138, 29-37.
- LEMAIRE-ARNAUD, E. 1985. « Utilité du génogramme pour la mise à jour des phénomènes transgénérationnels », *Dialogue*, 89, 3-7.
- LEMAIRE-ARNAUD, E. 1995. « Le génogramme en thérapie de couple et en thérapie familiale », *Dialogue*, 130, 47-52.
- LO PICCOLO, G. 2015. *Images violentes et violence de l'imaginaire : le Photolangage© comme dispositif de transformation de la violence auprès d'adolescents agresseurs sexuels*, Thèse de doctorat soutenue à l'université Lumière-Lyon 2.
- MOSCOVITZ, J.-J. 2008. « Trauma/Traumatisme et génocide », dans M. Drach et B. Toboul (sous la direction de), *L'anthropologie de Lévi-Strauss et la psychanalyse*, Paris, La Découverte, 265-274.
- PEDINIELLI, J.-L. 2012. *Introduction à la psychologie clinique*, Paris, Armand Colin.
- RACAMIER, P.-C. 1992. *Le génie des origines. Psychanalyse et psychose*, Paris, Payot.
- SAVIN, B. 1998. *L'écoute généalogique. Son importance diagnostique et thérapeutique en clinique individuelle familiale et institutionnelle (Tome I et II)*, Thèse de doctorat soutenue à l'université Lumière-Lyon 2.
- SAVIN, B. ; COMBIÉ-VEUILLET, C. ; KATZ-GILBERT, M. 2015. « Retrouver ses racines derrière les barreaux : l'investigation généalogique chez un patient toxicomane », dans M. Katz-Gilbert, J. Darwiche, C. Veuillet-Combié (sous la direction de), *Génogramme ou arbre généalogique. Approche systémique et psychanalytique*, Paris, In Press, 141-174.
- VEUILLET, C. 2003. *Adoption et violence de la transmission psychique. Clinique des couples adoptants et enjeux inconscients inter et transgénérationnels*, Thèse de doctorat soutenue à l'université Lumière-Lyon 2.
- WAINTRATER, R. 2002. « À la recherche d'une nouvelle filiation. La problématique narcissique dans les groupes de formation au recueil de témoignage de la Shoah », *RPPG*, 1, 38, 37-53.
- WAINTRATER, R. 2009. « Le temps de l'extrême : génocide et temporalité », *Revue d'histoire de la Shoah*, 190, 407-427.

Catastrophic filiation and memory work after the Shoah: when free development of the family tree serves historicisation

Key words

Free development of the family tree, projective mediation, traumatic filiation, denegative pact, psychic temporality.

Abstract

The present article seeks to show how a mass crime, such as genocide, leads to psychic repercussions over a number of generations in what can be considered to be a catastrophe of filiation. How then can people fit into a link of filiation to write their own story of beginnings when the horror experienced forever stifles the life out of memory, the spoken word and transmission? It is through this projective mediation of the free development of the family tree that we shall seek to explore these issues through a case study. In the space of the intermediate encounter, while respecting the subject's defensive arrangements, the work of perlaboration becomes possible. It will be seen how the mediating and projective dimension of the provision comes in to serve the work of historicisation and remembering of the family and collective history.